

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7° - INV. 34-14

Noël 1944



Au pied de chaque lit
il y avait un sapin vert
plus beau que celui du Quai aux Fleurs
et dans les sapins des anges bleus
des guirlandes d'argent
et aussi des petites lanternes de toutes les
devant la plus large fenêtre. [couleurs;
un rideau gris semé d'étoiles
comme un grand ciel de fête
puis une crèche
plus belle que les crèches d'église
la veille de Noël
avant que les enfants ne soient venus
baiser les pieds de cire du petit Jésus
et caresser l'âne ou la vache.
Il y avait aussi des tableaux de neige
où les anges chantaient : Gloria
et d'autres où ils chantaient : Paix sur la terre
et c'était en Allemagne
tout près de Tchécoslovaquie.
Ce n'était pas pour des enfants
qu'on avait garni l'étable authentique
où vivaient les prisonnières
mais c'était en pensant à eux.
Elles avaient refusé la couronne allemande
aux rubans rouges
pour faire un Noël de France
en volant des chiffons et des arbres
et en gagnant sur leurs heures de sommeil.
On chanta en français
des chants de Dieu,
ce qui était deux fois défendu.
Mêmes celles qui ne priaient pas
étaient venues avec celles qui priaient
car toutes n'avaient qu'une même pensée.
On lut l'Evangile de Saint Luc
car Saint Luc avait vaincu toutes les fouilles,
on lut l'Evangile de Saint Luc
et l'on pria
pour tout ce qu'on retrouverait
ou qu'on ne retrouverait pas
car c'était Noël jusqu'en Allemagne

40 P 4616 Lucienne LAURENTIE.

UNE SOUTENANCE DE THESE EN SORBONNE

Le système concentrationnaire nazi de 1933 à 1945 *

« Une grande soutenance de thèse », tel est le titre donné par la revue *Education* à l'évocation de cet après-midi du 26 octobre 1968 où notre camarade de résistance, Olga Wormser-Migot, a exposé comment elle a été amenée à entreprendre cette tâche gigantesque et quelles furent les difficultés singulières auxquelles elle s'est heurtée.

Une atmosphère attentive et chaleureuse régnait dans ce petit amphithéâtre Louis Liard, aux chaudes boiseries de chêne relevées de dorures et aux peintures murales copiées du siècle des Lumières : le duc de Richelieu lui-même contemplait du plafond une assemblée nombreuse, extrêmement diverse, d'âges et d'horizons visiblement très différents, mais unie, quasi soudée dans une émotion et une tension physiquement perceptibles.

Si le jury se montrait tâtilon, émettait quelque doute sur tel document, on sentait comme un grondement grossir dans la salle. Si, au contraire, il soulignait l'authenticité de tel ou tel point, soudain, contrairement aux usages, la salle applaudissait.

Un des moments les plus émouvants fut le dialogue avec le professeur Grappin. Ce fin germaniste, anti-nazi de toujours, qui paya de sa personne son attachement à la liberté, était visiblement captivé par cet aspect très nouveau de l'histoire du III^e Reich, vu de l'intérieur, à partir de ses rouages les plus infimes. Olga Wormser-Migot a montré que le fait concentrationnaire était présent partout. A la fois géographiquement, dans le moindre village, et administrativement, dans l'entrelacs de textes et de décisions des ministères allemands de l'Intérieur, de la Justice, des Transports, du Travail, des Finances, de la Guerre. C'est ainsi que la catégorie N.N. des détenus des camps de concentration fut créée non par la S.S. ou la Gestapo, mais par le chef d'état-major de la Wehrmacht, le maréchal Keitel, qui signa le décret le 7 décembre 1941.

Le P^r Grappin, dont on a pu admirer l'attitude du vrai chercheur, humble devant la difficulté de la tâche entreprise par la candidate, émerveillé par l'apport considérable à l'Histoire que représente cette thèse, curieux du moindre fait cité, qu'il soit nouveau à ses yeux ou simplement confirmé par un document inconnu de lui jusqu'à présent, cet universitaire en qui on reconnaissait l'humaniste n'a pas hésité à exprimer à Olga Wormser-Migot non seulement son admiration, mais sa reconnaissance. Ce fut, nous a-t-il semblé, un grand moment de l'Université française.

Pendant ce dialogue passionnant, par les fenêtres hautes de l'amphithéâtre, nous parvenaient les éclats de voix d'un leader politique qui haranguait les étudiants dans la cour de la Sorbonne, et chacun pensait à l'étrange

Dessins de
Jeannette L'Herminier

Triangle rouge, par Catherine Roux

Prix de la Résistance

« Le vieil enchantement » de cette petite gare où elle prenait un train matinal pour retrouver le lieu de ses vacances, l'innocence des jours heureux, Catherine Roux, au cœur de l'univers concentrationnaire, en fera sa nourriture et sa force.

L'histoire commence... Est-ce l'histoire de Catherine ou l'écho de toutes les histoires qui, aux environs de 1940, furent les nôtres ? « Ma maîtresse, c'est la Résistance » disait Sévère, le chef de Catherine, mais il parlait aussi du jour de l'arrestation auquel il fallait bien se préparer. Comme beaucoup d'entre nous, Catherine ne voulait pas y croire. Ce « coup de gomme » qui efface ses camarades, retirera pourtant la jeune fille du monde des vivants — elle deviendra invisible « pour tous ceux qui sont de l'autre côté de la glace » — elle sera projetée vers « l'univers de douleurs et de sang » où nous allons la suivre.

« Dévêtue, battue, piétinée, cravachée, échevelée », Catherine connaîtra la torture et tentera de se donner la mort. Rien, « feu ou fer, ne doit percer la combinaison de ce petit coffre-fort, bourré de secrets, dont les Allemands veulent trouver la clé ». Catherine refait sans s'y attarder le chemin qui monte à son calvaire, ce calvaire dont elle sortira, marquée dans sa chair à jamais et pourtant victorieuse. Elle voile d'un sourire les souvenirs les plus cruels. Nous aimons sa retenue, sa pudeur.

Peut-être certains regretteront-ils que le récit ne prenne pas au cours du livre plus de vigueur et plus d'accent — le tableau mériterait sans doute des teintes plus sombres, un crayon plus vigoureux. Mais n'est-ce pas le charme même de l'auteur qui opère aux heures les plus dramatiques ?

Poète, plutôt qu'écrivain, Catherine transpose. Légère, tout éprise de songes, elle forge, pour mieux se protéger, un monde où la permanence d'un certain bonheur lui permet de subsister... « Je suis l'héritière de toutes les évasions »...

Fresnes, Romainville, Ravensbrück — Catherine « gravit les étapes infinies sans contrainte ». Elle connaît la faim, le froid, la fatigue jusqu'à l'épuisement. Elle souffre dans sa chair, son cœur s'alourdit de toutes les douleurs. Elle s'indigne du silence des peuples qui semblent ignorer « ces femmes aux mains entaillées, aux pieds sanglants ». Elle prend dans ses bras Walli, le petit Juif, et Stella qui n'a que trois ans, et les autres

enfants. Et puis, un jour, elle quittera Ravensbrück pour le camp d'Holleischen.

C'est là qu'elle rencontrera Jeannette L'Herminier. Catherine écrit des poèmes sur du papier d'emballage « récupéré ». Sur un papier semblable et avec un crayon volé, Jeannette va exécuter les portraits qu'elle rapportera — ô miracle — de sa déportation.

Son don de dessinateur, Jeannette le découvre au camp. Nous admirons la sûreté du trait, le pouvoir d'évocation qui ressuscite une société grouillante et misérable, mais dont la grandeur est sensible. Si l'on voulait trouver une appartenance au talent de Jeannette, on penserait peut-être à Seurat. Comme lui, au-delà de l'image, elle sait capter l'invisible, faire surgir l'inexprimable.

A Holleischen où toutes deux sont maintenant réunies, et malgré les douze heures de travail harassant, Catherine continue à s'entourer de souvenirs. Les vers que sa mémoire a retenus, les histoires qu'elle invente vont aider ses camarades à s'évader avec elle. Mais c'est au cœur de la forêt où, pour la punir, le commandant du camp l'envoie rejoindre la Strassenkolonne que Catherine sera pleinement cette « fille marchant dans le vent, les cheveux et l'esprit libres ». Son existence se double « d'une intense vie végétale », elle colle à la

terre, aux arbres. Malgré la neige et le froid qui la glacent jusqu'aux os, elle se sent pure et forte. Elle découvre qu'elle est amour, pitié, espoir, qu'elle va vers un infini dont la haine est absente.

« Il n'est pas une d'entre nous qui ayant dû traverser ce feu n'en ait pas gardé l'âme brûlée », dit Geneviève Anthonioz dans son avant-propos.

L'âme brûlée... je repense à l'éditorial que Jeannette a écrit pour nous dans le dernier numéro de *Voix et Visages* et aux paroles de ce prêtre qui accueillit les déportées à leur retour du camp : « Pour témoigner du martyre de vos camarades, il faut encore vous dépouiller de vous-mêmes et reprendre, les yeux tournés vers l'avenir, votre place dans le monde des vivants ».

Le sourire de Catherine que nous aimons, celui si rayonnant de Jeannette, nous prouvent qu'elles ont fait l'effort nécessaire pour « s'intégrer de nouveau au mouvement » en avant de la vie.

Ainsi que le dit aussi Geneviève « des femmes comme Catherine et Jeannette ou des SS, on voit bien quels ont été les vrais vainqueurs ». Pour elles, « le pain quotidien n'est pas redevenu ce qu'il est pour tout le monde, rien que du pain ».*

GABRIELLE FERRIÈRE.

* Claude Dauphin, préface accompagnant la première édition de *Triangle rouge*.



L'ACTION DE M. RENÉ CASSIN

en faveur des victimes des expériences pseudo-médicales dans les camps de concentration

Les anciennes déportées de la Résistance sont heureuses d'adresser à M. R. Cassin leurs félicitations pour son Prix Nobel de la Paix et leur reconnaissance particulière pour l'aide qu'il leur a apportée.

Dans son combat incessant pour les Droits de l'Homme, M. René Cassin s'est activement préoccupé du sort des victimes des expériences pseudo-médicales des camps de concentration.

C'est sous sa présidence que le Conseil économique et social des Nations unies, sur un rapport de la Commission de la femme, présidée alors par Mme Marie-Hélène Lefaucheur, a pris en 1950, une résolution qui a permis d'entamer une négociation qui, dans le cas des victimes résidant en France a abouti à l'indemnisation effective des survivants.

Devant la difficulté particulière d'obtenir justice pour les victimes des médecins nazis, M. René Cassin n'a cessé d'insister sur la nécessité de créer une Cour pénale de Droit international.

Cette nécessité est toujours actuelle; devant les crimes qui continuent, hélas ! à se commettre trop fréquemment et dans trop de pays.

En accord avec l'Association des Anciennes Déportées de la Résistance, l'Association des Magistrats résistants prépare activement un congrès qui aura lieu fin février début mars prochain et qui groupera déportées, médecins et juristes pour étudier les crimes commis, analyser l'état d'esprit qui a pu y conduire et marquer le souhait que des règles d'éthique morale et juridique en préviennent à jamais le retour.

Le système concentrationnaire nazi de 1933 à 1945

(Suite de la page 1)

époque que nous traversons, où un militant antifasciste comme le P^r Grappin a pu voir se développer dans sa faculté de Nanterre des menées totalitaires dont il fut finalement la victime...

Un mois après la soutenance de thèse d'Olga Wormser-Migot, dans la même salle Louis Liard, un autre de nos camarades de résistance, Gilbert Gadoffre, venait soutenir une thèse sur Claudel. Sa première thèse avait été détruite par la Gestapo, dans le Vercors, en 1943, et il présentait là un travail recommencé de fond en comble. La fin de la séance fut troublée par un intermède estudiantin d'allure désagréablement néo-nazi : leur porte-parole réclama publiquement l'ouverture en France de « camp de travail forcé » pour les adversaires politi-

ques. On entendit Gilbert Gadoffre murmurer : « Nous sommes au point où se trouvait l'Allemagne à la veille du nazisme ».

Comment est-ce possible ? pensions-nous douloureusement. C'est exactement la question que pose Olga Wormser-Migot dans sa conclusion (p. 593).

Nous nous efforçons, dans le prochain bulletin, de répondre à cette question, de vous donner une idée de la qualité du travail d'Olga Wormser-Migot et de son importance capitale, aussi bien comme contribution historique de tout premier plan que comme avertissement dramatique, devant le retour de phénomènes analogues qui menacent la génération de nos enfants.

A. POSTEL-VINAY.

Conte de Noël

Ecrit à Holleischen en décembre 1944

En ce temps-là, Jacqueline, dans un camp de prisonnières installé en Europe centrale, vivait une pauvre petite fille appelée elle aussi Jacqueline.

Imagine un peu le sort lamentable de notre prisonnière ! Finis les courses dans le vent, les bains dans l'océan, les siestes sur des plages endormies de soleil, les jeux sur la neige et les bals aux envolées de robes dansantes et moussues !

Non... Le camp, les chaînes, les barbelés, la terreur. Jour après jour, cette grosse boule pétrée de fatigue et d'angoisse qui obstruait un peu plus la lumière et vous écrasait davantage.

Dans cette ambiance de permanente incertitude, une seule lueur : la bonne fée qui, à sa naissance, avait assisté Jacqueline ne l'abandonnait pas. Près d'elle, cette marraine attentive avait installé une fée de ses amies qu'un séjour en camp de concentration n'effrayait pas trop. Un genre de fée Carabosse, tu vois un peu, ma mie ? Des mèches grises et laineuses, un nez fort busqué, une allure clopinante et un âge indéterminable. Cette Carabosse-là s'appelait en réalité Catherine.

Entre nous, le pouvoir de cette fée Catherine était bien limité, dans ce camp. Il faut comprendre qu'il s'agissait d'une fée de minime importance. Chez les fées comme chez les humains interviennent des questions de naissance et de lignage !

Pour venir en aide à sa protégée, Catherine avait à sa disposition quelques contes, par-ci par-là, des paillettes de gaieté, des miettes de musique, un brin de féerie et même, dans les instants de nostalgie, de bonnes et solides bourrades.

Mais voilà que Noël arrivait à grands pas. Et cette nuit-là, cette nuit-là...

— Eh, Jacqueline, réveille-toi ! chuchota Catherine.

— Mmmm... l'appel... C'est l'heure ?

— C'est l'heure de partir, oui, dépêche-toi ! On nous attend !

— Mmmm... Qui ça ? Les S.S. ? Le Commandant ? Les Aufsehrinen ?

La fée Catherine se mit en colère pour de bon :

— Quand auras-tu fini de me questionner et de perdre ton temps ? Il est minuit, j'ai promis de te ramener avant l'aube et nous avons à faire un bon bout de chemin. Sans quoi, ce serait pour nous deux la réclusion à vie dans les cachots du Ciel. Allez ouste, habille-toi, bavarde, et viens ! Reine-Mab en personne nous attend dehors avec son carrosse creusé dans une coque de noix !

— Une... Une coque de noix ? Aie, tu me tires les cheveux ! Quelle Reine-Mab, Catherine, et quelle coque de noix ? C'est très petit, une coque de noix ? Comment y tiendrons-nous ?

— Oh, quelle fille curieuse ! Tiens... Agrafe cette broche juste sur le triangle rouge de ta veste. J'accroche aussi la même broche. Dès que nous serons au bas de l'escalier, tu tourneras la petite clef d'or. Viens... Marchons à pas de loup... Ne tourne pas la clef, imprudente... au bas de l'escalier seulement... Ici, tu risquerais de tout compromettre, petite malheureuse !

— Cric-crac !

— Seigneur, pense Jacqueline, quel bruit pour une si petite clef ! Tout le monde a dû entendre... Mais qu'arrive-t-il, Catherine ? Oh...

Comment raconter tous les événements qui se succèdent à un rythme fou ? Transformation immédiate : Catherine et Jacqueline sont devenues hautes comme ça, à peu près l'ongle d'un pouce. La chaîne se décroche, la barre de fer s'abaisse, les gâchettes des verrous se mettent en mouvement : sans bruit, la porte s'ouvre toute seule. Dehors, dans l'intense clair de lune, le petit carrosse est visible, doublé de velours cramoisi, fait d'une coque dont tous les creux et les veinures sont serti par de minuscules diamants. Deux liens d'or le fixent à un bel oiseau blanc, immobile.

Vêtue d'une robe argentée, coiffée d'un hennin, Reine-Mab accueille nos prisonnières aussi courtoisement que des souveraines, leur fait place, et le carrosse démarre, ou plus exactement s'envole.

Il monte droit sur la lune, tout baigné de lumière. Jacqueline est devenue une poussière d'étoile. Le carrosse, Catherine, Reine-Mab, l'Oiseau, tous sont autant de poussières d'étoile. C'est une petite boule de lumière qui traverse l'éther à une allure de météore.

De si haut, voici que la Terre, peu à peu se dessine, perd son relief, redevient une plate figure géométrique. A l'échelle de l'Infini, Jacqueline les yeux écarquillés, regarde le cercle de plus en plus petit qui s'éloigne et reprend sa place modeste sur la carte de l'Univers.

— Catherine, sommes-nous des anges, ou des esprits ? Ou vivons-nous un rêve ?...

— Chut, regarde, et tais-toi !... D'ailleurs, nous arrivons.

Comment décrire la ville qui se dresse tout à coup dans le lointain, place forte éclairée émergeant d'une planète d'ombre ? Imagine un peu, Jacqueline, imagine les villes féériques issues d'un mirage ou d'un rêve : une muraille d'enceinte couleur d'aigue-marine, des clochers lumineux habités par des cloches d'or, des palais tout en hauteur, à tourelles, à échauguettes, des abbayes ressemblant à Sainte-Sophie, des bulbes, des campaniles. Associe la nacre, le jade, l'opaline. Saupoudre de diamants. Cisèle, mosaïque, constelle, rappelle-toi les descriptions enchantées de Francis de Croisset, et tu auras une idée à peu près exacte de la ville où le carrosse pénètre.

Il traverse des rues endormies, longe un mur hermétique, stoppe devant une haute porte ajourée :

— Jacqueline, nous voici chez Père Noël !

Mue par une invisible commande, la porte s'ouvre. Jacqueline s'immobilise de surprise :

— Oh ! qui vient au devant de nous ? Un des nains de Blanche-Neige ! Nous qui pensions qu'ils vivaient près de nous, en bas...

— Ils vivent près de toi, en bas, assure très gentiment Reine-Mab. Dès qu'on a besoin d'eux, les nains accourent !

— Bonjour Prof ! Bonjour Atchoum ! Bonjour Grincheux, Timide, Joyeux, Simplet, Dormeur ! Comme vous ressemblez aux dessins de Walt Disney !

— Venez vite, Père Noël vous attend !

Au fond d'une immense salle, la tenture se relève comme au théâtre, et Père Noël apparaît. Les mains jointes, Jacqueline le contemple :

— Ainsi, c'était bien vrai, la barbe, et le capuchon, et le bon nez comme une truffe ! On ne nous avait pas menti !

— On ne t'a pas menti, Jacqueline. Que veux-tu, depuis le temps que j'existe, les hommes ont bien fini par m'inventer à ma ressemblance... Suis-moi. Je vais te montrer mes grands entrepôts, que Reine-Mab et Catherine connaissent bien.

Comment décrire cette visite ? Jacqueline se trouve dans des salles remplies à craquer de jouets de toutes formes, de toutes tailles, de tous âges, même de ceux que nous ne connaissons pas encore !

— Approche-toi, Jacqueline, et regarde : les jouets partent sur la Terre !

La gare interplanétaire présente un spectacle étonnant avec tous les longs trains-fusées filant en douceur de minute en minute. Jacqueline ne sait où donner de la tête :

— Là, là, que font-ils ?... Comme ils sont savants, ces cheminots-là ! Et tous ces trains-fusées vont partir ? Je veux les voir tous ! Mais dans ce hall, qu'est-ce qu'il y a, Père Noël ?

Père Noël a soudain un visage attristé :

— Ça ?...

Navrant spectacle, Jacqueline ! Imagine, alignés sur des rails d'envol, des files entières de trains. De grandes toiles les protègent, poussiéreuses et fanées. Quelques lampes les éclairent chichement, et ajoutent encore à cette impression de catastrophe.

— Ils n'ont jamais pu arriver à destination... Ils allaient dans un pays qui s'est subitement éteint sur la Terre. Cela arrive, parfois, lorsqu'un peuple libre est mis en esclavage par ses ennemis. Depuis Noël 1940, les trains s'accumulent, les araignées et la poussière s'entassent...

— Comment cela, éteint ?

— Viens près du planisphère. A dire vrai, le terme « éteint » n'est plus tout à fait exact. Depuis deux ans, une faible lueur clignote, encore insuffisante pour guider la fusée.

— Et cette année ?

— Ma foi, je n'ai pas regardé, cela me déchire le cœur !

Devant le gigantesque planisphère qui occupe un pan de la gare, Père Noël manœuvre quelques commandes, déclenche une manette, tire un levier, tourne un bouton, et Jacqueline bondit en arrière :

— Oh !

Voici que devant eux, tous les pays de la Terre s'éclairent ! Lumière verte ici, jaune là-bas, rose là, violette, plus haut. A l'Est, là où s'étalent l'U.R.S.S. et tout le centre de l'Europe, un incendie énorme brûle intensément. La fumée de toutes ces campagnes flambantes, de toutes ces villes qui craquent dans le feu de la gigantesque bataille monte si haut qu'elle traverse la stratosphère... Et quelles inquiétantes visions se font et se défont dans les âcres remous de fumée noirâtre s'élevant d'Allemagne !...

Avec avidité, Jacqueline regarde plus à l'Ouest, vers un autre pays.

— Eh bien, Père Noël, où est-il donc, votre pays en veilleuse ?

— Mon pays en veilleuse ?...

Père Noël, les yeux arrondis, cherche avec stupeur, ouvre la bouche, souffle comme un phoque, rougit, puis il crie, sans plus s'occuper de ses visiteuses :

— Vite, vite, au départ ! Nous avons retrouvé la France.

Loin, dans la campagne invisible, un coq chanta.

— Il est temps de rentrer, je crois, dit à mi-voix Reine-Mab.

CATHERINE ROUX.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

AURA LIEU

le Samedi 8 Mars 1969 après-midi

AU MUSÉE SOCIAL : 5 RUE LAS CASES, PARIS-7^e (Métro Solférino)

Samedi 8 mars 1969

A 15 heures : Assemblée Générale, Musée Social (salle Paul-Delombre), 5, rue Las-Cases, Paris (7^e) (Métro : Solférino).

A 18 h 30 : cérémonie à l'Arc de Triomphe. Rassemblement à 18 h 15, angle Champs-Élysées/avenue de Friedland. L'Association des Résistants de 1940 se joindra à l'A.D.I.R. pour cette cérémonie.

A 20 heures : dîner au restaurant de l'Assemblée Nationale, rue Aristide-Briand (Métro : Chambre-des-Députés). Prix du dîner : 25 F, vin et service compris. Il est indispensable de s'inscrire avant le 1^{er} mars et de régler en même temps le prix du repas, soit à l'A.D.I.R., soit auprès des déléguées.

ÉLECTIONS

Afin de se conformer aux statuts, l'Assemblée Générale devra procéder au renouvellement du tiers du Conseil d'Administration. Les membres sortants sont cette année Mmes Anthonioz, Charpentier, Caubrière, Vernay, L'Herminier, Souchère.

Les membres sortants peuvent être réélus, mais toutes nos adhérentes ont la possibilité de poser leur candidature.

Les candidatures au remplacement des membres sortants désignés ci-dessus devront nous parvenir le plus rapidement possible.

Cotisations et pouvoirs

Nous serions reconnaissantes à toutes nos camarades de bien vouloir s'acquitter avant l'Assemblée Générale de leur coti-

sation 1969, dont le montant minimum est de 5 F.

Nous leur rappelons qu'en dehors des versements faits directement au siège de l'Association, seules les déléguées des sections de province ont pouvoir d'encaisser les cotisations au nom de l'A.D.I.R. (Association Nationale des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance).

Le mandat pour le paiement des cotisations et le pouvoir pour le vote sont envoyés sous pli séparé, dès le début de l'année 1969.

✱

N.B. — Les camarades ayant réglé leur cotisation ayant réception de notre mandat sont priées de nous excuser de cet envoi et de le considérer comme nul.

VIE DES SECTIONS

SECTION LOIRET-CENTRE

Depuis la réunion si réussie à Salbris et chez nos amis Gattignon, nous avons vécu les heures dramatiques des mois de mai et de juin. Nous n'en étions que plus heureuses de nous retrouver, le 20 octobre, toutes unanimes pour espérer une évolution indispensable dans certains secteurs de notre pays, mais toutes restant fidèles à un passé que nous nous devons de ne pas laisser oublier.

On déjeuna d'abord, dans le joli cadre du château de la Herse où un excellent repas nous fut servi.

Puis Marie de Robien nous accueillait dans l'après-midi avec tant d'amitié, dans sa belle demeure ancienne. Le soleil, les fleurs, un bon feu, une jolie table, tout contribua à nous faire passer un moment agréable.

Nous nous retrouvions avec Catherine Goetschel, représentant l'A.D.I.R. de Paris, nos amis Caubrière, Marguerite Mura, les fidèles Orléanaises, les courageuses Tourangelles, Vendômoises et les dévouées du Loir-et-Cher, toutes réunies pour féliciter Mme Caron à qui venait d'être attribuée la Médaille militaire. La lecture des citations de M. et de Mme Caron mit en lumière leur activité efficace et courageuse dans la Résistance, dès 1940, pour laquelle ils furent arrêtés le 17 juin 1941.

A tous ces souvenirs de déportation s'ajoutait la présence d'un ancien déporté tchèque, camarade de camp de M. Gattignon, qui subit après la libération une nouvelle captivité de cinq ans en Russie. Il avait dû de nouveau quitter son pays dans l'espoir de retrouver une vie libre en France.

On ressentit péniblement l'absence d'un de nos fidèles amis, M. Marchand, toujours présent aux réunions, et chacun exprima à Mme Marchand ses condoléances et partagea sa peine.

Journée bien remplie où l'amitié, comme chaque fois, enrichit et anime nos réunions.

M. FLAMENCOURT.

* L'avis de décès de M. Marchand, envoyé début juillet, n'étant pas parvenu à l'A.D.I.R., nous nous excusons de l'annoncer si tard.

Notre camarade Suzanne Marchand a perdu son mari le 21 juin 1968. Ancien maire de Saint-Jean-de-la-Ruelle, il était très estimé dans sa région et toujours prêt à rendre service à nos camarades. Nous transmettons à Mme Marchand les condoléances de celles qui n'ont pu assister aux obsèques.

SECTION DE LA SARTHE

C'est le dimanche 20 octobre 1968 que la section de la Sarthe avait organisé sa réunion d'automne sous le signe de l'amitié et du souvenir.

Cette réunion eut lieu à Etival-lès-Le Mans, un tout petit village niché dans la verdure. On se retrouva au restaurant « Le Colibri » autour d'un repas très soigné, servi dans une ambiance détendue et sympathique.

Les camarades ci-après étaient présentes : Mme Bobille et ses enfants, Mme Mahuet et ses enfants, Maryvonne Lemore et son mari, ancien déporté, à qui s'était joint un ami également ancien déporté, Mme Duplessier Blanchette, M. et Mme Floquet, Linette Liège, Germaine Choisset, Mme Deniau de Nantes, Denise Revers d'Angers, Charlotte Huneau de Paris ; à ces trois camarades, venues rejoindre celles de la Sarthe, j'adresse un grand merci.

Aux membres de l'A.D.I.R. s'étaient joints plusieurs amis de la Résistance qui, chaque année, tiennent à assurer de leur amitié et de leur fidélité les camarades de notre section. Nos amis, Mme Oyon, Mme Moneris, Mme Vallée et aussi M. Fred Auduc qui, en souvenir de sa femme, Renée Auduc, ne manque jamais de se joindre à nous, s'étaient excusés. Une pensée fraternelle s'en alla vers Louise Botuha actuellement malade et qui, nous l'espérons, sera parmi nous l'année prochaine.

La conversation fut empreinte d'une cordialité toute fraternelle, et c'est avec beaucoup de regret que l'on se sépara, se promettant de se retrouver en 1969 dans la même chaleureuse ambiance.

O. NICOUX.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCE

Xavier, petit-fils de notre camarade Mme de Robien. Huisseau-sur-Mauves, juillet 1968.

MARIAGE

Jean-Pierre Martinon, fils de notre camarade Mme Martinon, de Volvic, a épousé Danièle Delarboulas. Ravel, le 19 octobre 1968.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Dissard a perdu son mari. Clermont-Ferrand, 12 novembre 1968.

Notre camarade Mlle Gastinel a perdu sa sœur, Mme Barat. Paris, novembre.

Notre camarade Mme Gathier est décédée. Prondines, novembre 1968.

Notre camarade Mlle Geninet a perdu sa mère. Veretz, 14 novembre 1968.

Notre camarade Mme Gros Joséphine est décédée. Sarreguemines, novembre.

Notre camarade Mme Kaepelin a perdu son mari. Paris, août 1968.

Notre camarade Mme Marchand a perdu son mari. Saint-Jean-de-la-Ruelle, 21 juin.

Notre camarade Mme Labourier a perdu sa mère. Vichy, octobre 1968.

Notre camarade Mme Ginette Lebrell a perdu sa mère. Issy-les-Moulineaux, juillet 1968.

ANCIENNES D'HOLLEISCHEN

La rencontre organisée l'année dernière, le lendemain de l'Assemblée générale, ayant eu un grand succès, les anciennes d'Holleischen se réuniront de nouveau, le 9 mars 1969, au Foyer de l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, vers 15 heures.

CERCLE DE L'AD.I.R.

Comme les années précédentes, l'A.D.I.R. recevra ses camarades, à l'occasion de la Chandeleur, le dimanche 2 février 1969, à 16 heures.

Prière de s'inscrire à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain, Paris (7^e).

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris